

AMAZONIES SPATIALES (GUYANE)



Camille

JOURNAL DES AMAZONAUTES EN GUYANE

Kourou,
Cayenne,
Saint Laurent du Maroni,

juin 2023



SOMMAIRE

AVANT ENVOL, LANCELOT HAMELIN.....	4
PROVENANCE EXOTIQUE, SAÏD.....	8
JOURNÉE DES MORTS, MICKAËL RÉMOND.....	17
LA PIROGUE, SOPHIA GUERMI.....	24
JOURNAL DE TERRAIN ALTERNATIF, FANNY PARISE.....	30
BALADE DANS LE JARDIN SAUVAGE, HAÏLA HESSOU.....	33
PENDANT CE TEMPS AU KENYA, MAËLLE LAPIERRE.....	39
DERNIÈRE PISCINE, MICHAEL ROCH.....	43
L'ÉCOLE EST FINIE, SYLVIE DENIS.....	46
CAPOEIRA A CAYENNE, SILÈNE EDGAR.....	50
LETTRE DE LA PLAGE OÙ ACCOUCHENT LES TORTUES LUTH, ZACHARIE LORENT.....	52
LES TIREURS DE LIGNES, SYLVIE POULAIN.....	57
MUSHROOM 2075, CHRISTOPHE FIAT.....	60
UNDERVIEW EFFECT, BÉRÉKIA YERGEAU.....	63
MAIS LA MER EST CALME, NOËMIE LEMOS.....	66
LES AMAZONAUTES.....	69

**LANCELOT
HAMELIN**



AVANT ENVOL

Le 08 juin 2023, les auteurices de la résidence Amazonies Spatiales se retrouvaient à l'aéroport d'Orly. L'un-e d'entre eux leur écrivait depuis Charles de Gaulle, car le piège des mondes parallèles commençait. Mais par un subtil jeu de tunnel de ver, le temps fut remonté et démonté, et c'est un groupe complet qui embarqua dans l'appareil d'Air Caraïbes en partance pour Cayenne, Guyane.

Ceci est leur journal de bord.

Trois autres auteurices feraient la résidence depuis un autre point du globe.

Une de leurs journées se mêle à celles vécues en Amérique Latine.

Avant d'embarquer, chaque auteurice a reçu par porteur ce pli signé Vicente Yáñez Pinzón, qui leur donnait cette espèce d'ordre de mission.

MESSAGE PERSONNEL - FOR YOUR EYES ONLY

Décembre 1963, les imprimeries Ars Polonia de Varsovie envoyaient vers Paris 1200 exemplaires du n°111 de la collection Le Rayon Fantastique, la maison d'édition de science-fiction que les éditions Hachette et Gallimard ont créée de concert afin de ne pas se concurrencer sur ce marché sûr mais restreint que constituait le genre de la science-fiction.

L'ouvrage, intitulé Amazonies Spatiales, se présentait comme une anthologie de textes signés par des auteurs imaginaires, réunis par un auteur inconnu dont le nom laisse soupçonner un pseudonyme, Vicente Yáñez Pinzón.

À l'instar de ce qu'écrivait Jorge Luis Borgès à la même époque, l'auteur proposait une véritable machine d'expériences stylistiques, en même temps qu'un étonnant laboratoire de ce qu'on n'appelait pas encore la « prospective ». En effet, les textes décrivaient diverses visions étonnamment crédibles de l'état du projet spatial de l'humanité en l'an 2075.

Alors que la science-fiction de son temps envisageait le futur selon les codes d'un space opera plus ou moins militariste, ou d'hypothèses post-apocalyptiques impliquant un renouvellement de la civilisation plus ou moins rousseauiste, ou encore de dystopies explicitement critiques de la guerre froide, du totalitarisme ou de la société industrielle, Vicente Yáñez Pinzón mettait en oeuvre divers mondes troublants de réalisme, loin des clichés du genre - comme s'il avait eu réellement un aperçu rapproché de ce qui pourrait avoir lieu en 2075.

Pourquoi cet ouvrage si singulier n'est-il jamais arrivé sur les étals des libraires française ? On ne trouve aucune critique du titre, ni même la moindre recension dans la presse spécialisée. Les archives de la collection du Rayon fantastique n'ont gardé mémoire que de deux numéros 110 : La Machine suprême, de John W. Campbell, et Planète d'exil, d'un certain Arcadius. On trouve dans la presse polonaise de l'époque mention d'un accident de la route impliquant un camion transportant de la papeterie à destination de l'autre côté du rideau de fer. Mais rien n'indique qu'il s'agisse du transporteur de notre livre perdu. Par ailleurs, du côté de la Guyane, au moment où commencent les travaux de construction de la base spatiale, un ingénieur juste arrivé du site algérien d'Hammaguir, se fait remarquer par ses diatribes anti-coloniales.

Au cours de ses frasques en compagnie d'une jeune femme militante indépendantiste, l'homme tient des discours autour de ce qu'il nomme « les Amazonies spatiales ».

L'homme et la jeune femme disparaissent suite à leur implication dans un vague projet d'attentat contre la visite du Général de Gaulle en mars 1964. Des bruits ont couru sur une communauté qu'ils auraient créée dans la région du « Contesté », des territoires contestés au XIXe siècle par le Brésil, une espèce d'État libre du Coanany.

Des spécialistes de l'université de Bologne travaillent sur l'unique exemplaire retrouvé du n°111. Spécialistes de ce que les Italiens appellent « patologia della carta », ils ont déchiffré quelques nouvelles pages de l'ouvrage.

On découvre le journal d'un bref mais intense voyage en Guyane, au début de l'été 2023. La fiction s'inscrit dans un moment où les épidémiologistes observent un étrange recul du paludisme dans la région...

À la fois hyper-réaliste et violemment poétique, le journal met en scène les motifs et personnages du rêve qui ouvre le livre, d'après les quelques pages demeurées lisibles. On en apprend donc un peu plus sur la clairière, l'arbre, la fourmis, le nourrisson bavard, le minéral de l'au-delà, l'astronome aveugle, le rayon de soleil, la militante qui tient son arme de la main gauche, la scientifique enceinte, la chaman aveugle, l'orpailleur, l'engin spatial, l'extra-terrestre et l'entité X...

Ainsi le journal se présente-t-il comme un documentaire bouleversant des incertitudes d'une époque qui semble constituer un moment charnière dans le background imaginaire des petits mondes de 2075 inventés par les auteurs de l'anthologie réunie par Vicente Yáñez Pinzón.

*

Nous devons nous rendre à l'évidence : nous voilà en route pour la Guyane et nous sommes missionnés par l'entité nommée Vicente Yáñez Pinzón, afin de finaliser l'enquête que nous menons sur le texte perdu des Amazonies Spatiales.

Au début des années 60 du siècle dernier, la (ou les personnes) derrière ce pseudonyme ont été en contact avec des observateurs traversant les époques futures, par un moyen qui échappe encore à notre compréhension, mais qui s'apparente peut-être à l'inframonde dont les peuples autochtones des Amériques connaissaient les entrées, et que nous appelons, faute de mieux, l'imaginaire.

Oui, vous allez devoir assumer ce rôle - non pas de juger, de rire ou de déplorer - mais d'observer et comprendre ce qu'on peut imaginer du projet spatial en 2075, à partir de ce début d'été 2023.

Vicente Yáñez Pinzón
21 mars 1964

SAÏD



JOUR 1

Vendredi 9 juin 2023, Provenance exotique
Visite du Centre Spatial Guyanais, Kourou.

UN CONTRÔLE DÉCENTRALISÉ

L'acclimatation n'est pas chose aisée sous ces latitudes et chronitudes. Fort heureusement, le voyage ne semble pas avoir affecté notre intégrité moléculaire. C'est donc bien entiers et en bonne santé que nous nous sommes rendus ce matin au **Centre Spatial Guyanais**, à Kourou. Notre visite des 700 km² du CSG a commencé en salle Jupiter, au centre de contrôle du même nom. Une étude rapide des iconographies présentes nous a rappelé la nécessité de taire notre provenance exotique.



Certaines iconographies en salle Jupiter resteront un mystère. Aucun mobilephone retrouvé à cette époque ne présentait autant de touches, le système décimal étant celui répandu dans cette région du monde, à cette époque. Ceci exclut l'hypothèse d'un tel appareil. Les ouïes aux extrémités suggèrent pourtant une utilisation proche du visage...

Notre premier contact avec le jeu brûlant des lancements de fusées est un contact fantôme. Derrière une vitre protectrice, des postes de contrôle, des sièges vides, des ordinateurs d'époque attendent leur prochaine utilisation. On imagine les sièges occupés, les dalles à cristaux liquides allumées, les visages pétris de stress aux instants cruciaux.

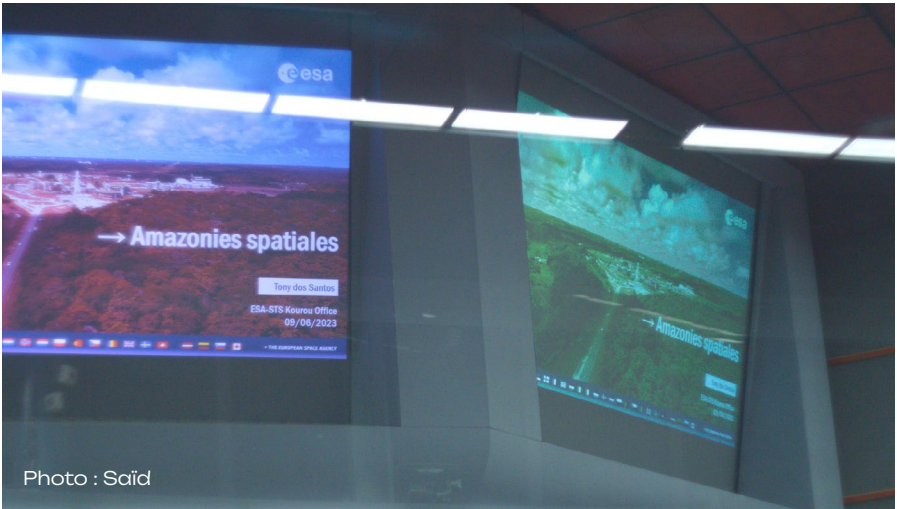


Photo : Saïd

Jupiter est un centre de contrôle décentralisé. Ici se retrouvent des membres de chacune des différentes équipes travaillant au lancement sur différents sites du CSG. Et les distances sont importantes : 28 km séparent cet endroit du pas de tir Soyouz.

Notre hôte sur place nous apporte de nombreux détails sur l'ESA et sa création, sur le CNES et sur leurs intentions à long terme. L'European Space Agency a été fondée après la 2e guerre mondiale, en vue de mutualiser les efforts des différents pays intéressés par l'aventure spatiale. Elle compte aujourd'hui 22 pays membres et emploie plus de 5000 personnes. Le Centre National d'Études Spatiales est en charge des opérations menées à bien au CSG, rendant ainsi la France responsable de ce qui s'y passe. Notre chatbot d'AI-AR, déployé discrètement, confirme ces informations au fur et à mesure.



Photo : Saïd

Notre chatbot Christophe-f-IA-t corréle les informations reçues aux données archéologiques connues.

Pour l'ESA, et a fortiori pour le CNES, le point focal majeur du développement de l'activité spatiale est la science. Ce point primordial s'est confirmé au fil des années et des lancements opérés en Guyane, depuis la première fusée-sonde Véronique (du prénom de la femme de Pierre Bescond) jusqu'à Ariane 6.



Photo : Saïd

JUSQU'À MALINDI

Ne se refusant aucune déperdition énergétique, un transporteur thermique nous attend pour la suite des événements.

Au bout d'une route, toujours au sein du Centre Spatial, un grillage indique l'entrée dans une zone plus sensible. En haut de la *Montagne des Pères*. C'est ici que se trouve la **station Galliot** et ses instruments de télémétrie.



Photo : Saïd

Aidés par un nouveau guide, nous assistons – et participons même – à une répétition des mouvements d'antennes qui suivront pas à pas le dernier lancement d'Ariane 5. Galliot fixe le lanceur la première. Ensuite, Natal, un peu plus loin, croise le regard de sa soeur. Se succèdent ensuite Ascension, Libreville, et enfin Malindi. La procédure est claire, nette et précise.



La vue est impressionnante à cette hauteur. Par temps clair, on peut voir le Guatemala.

SIX

En empruntant la route de l'espace, nous avançons vers des zones plus restreintes du centre spatial. Vingt-deux jaguars équipés de balises jouent les sentinelles sur ce terrain, guettant les intrus.



L'entrée dans le *Bâtiment d'Assemblage du Lanceur (BAL)* nécessite un équipement de sécurité. Le lieu impressionne par sa taille, bien sûr, mais également par son rangement minutieux. Tout ici est propre et exactement là où il doit être.

Un vidéogramme nous rappelle les ambitions de l'ESA avec Ariane 6. Et Ariane 6, justement, nous allons la voir de plus près que prévu. Un court trajet nous emmène derrière des portes hautes et lourdes. Derrière elles se dresse le premier étage d'Ariane 6, gigantesque.

Les boosters que nous voyons sont pressurisés (sinon ils s'affaisseraient) et sont remplis de matières diverses apportant une comparabilité avec le propergol. Le premier est rempli de sucre, le second de lait, le troisième d'eau, et le quatrième d'une matière inconnue, nommée x.

LE SECRET DE SOYOUZ

La poursuite de notre visite nous emmène sur le pas de tir de Soyouz.

Un lanceur Soyouz n'est opérable que par une délégation russe, dédiée exclusivement à cet exercice. L'arrivée dans le CSG de ces techniciens se fait de façon à ce qu'aucune autre infrastructure importante ne soit mise à leur disposition. De même, pour préserver le secret de leurs manipulations, ces quelque trois-cents techniciens vivent dans un analog construit à 33 mètres sous le pas de tir.



PAS À PAS

Nous entrons à présent dans le *Centre de lancement* (CDL), un bunker aux murs de 80 cm d'épaisseur censés protéger le personnel des débris, en cas d'explosion du lanceur. Derrière la vitre protectrice, en contrebas, une chaîne d'opérateurs comptent, recomptent et numérotent minutieusement les chiffons qui seront utilisés sur le pas de tir.

Les pas de tir s'ajoutent à notre vue d'ensemble, une fois un peu de hauteur prise. Nous apercevons, sous la lumière et la chaleur, celui de Vega et d'Ariane 5.



Photo : Saïd



Photo : Saïd

CONSTRUIRE AUJOURD'HUI

C'est épuisés par le timelag et la densité de cette journée que nous avons quitté le Centre Spatial Guyanais. Dans notre dos, dans les nuages, flottait presque l'insigne du CNES.

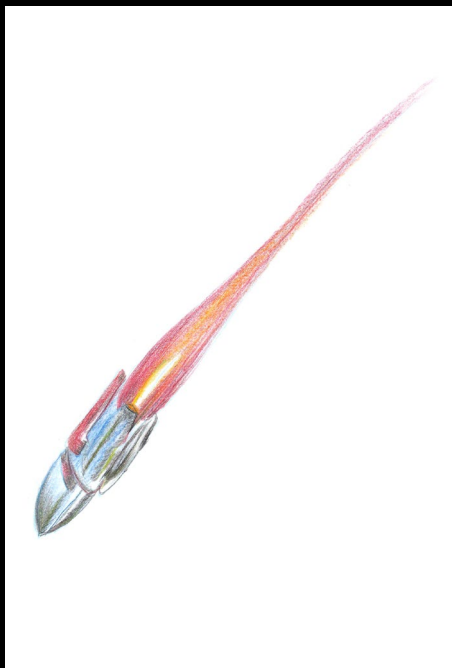


Photo : Saïd

Vicente nous avait prévenus : l'acquisition d'informations en provenance d'une autre époque n'est pas une mission anodine. Elle constitue un défi mental, mais aussi physique. C'est dans le relai, dans le passage de témoin que nous trouverons la force de poursuivre, de construire chaque matin un nouvel *aujourd'hui* : celui des Amazonies Spatiales.



MICKAËL RÉMOND



JOUR 2

Samedi 10 jun, Journée des morts

En route pour Saint Laurent du Maroni, via Mana.

Et visite du bagne dit du "camp de la Transportation."

Au soir du deuxième jour, je me sens comme ces anthropologues explorateurs qui capturaient la vie avec leur enregistreur sonore. Sans image, ils nous faisaient découvrir le monde, juste avec des mots, avec des voix, des musiques, avec le bruit de la nature, la vraie, luxuriante et débordante. J'ai aimé leurs récits, ils m'ont porté ailleurs. Pourtant, jamais je n'aurais pensé voyager à l'oreille, surtout pas ici, dans ce territoire lumineux dont la terre rouge contraste avec les nuances verdoyantes de la forêt. Jamais je n'aurais cru m'abandonner aux sons comme je l'ai fait jusqu'à présent sur la terre guyanaise.



Ici, je l'ai appris, la vie vous rattrape toujours, souvent sous la forme d'une vibration, de l'air, de l'âme. La nature vous happe dès l'aube dans le gazouillement entêtant des oiseaux. La nuit, le coassement des grenouilles refuse de laisser place au silence, comme si la nature voulait nous rappeler qu'elle était là, partout. Hier soir, les Hommes s'y sont manifestés, voix dans la nuit, envoûtantes, soutenues par le rythme régulier et cardiaque des tambours. Ils m'ont attiré comme le chant des sirènes. Avec mes compagnons, nous avons suivi leurs vibrations au détour d'une rue sur le chemin de notre hôtel. Nous y avons trouvé des Amérindiens en transe, qui dansaient, chantaient, mangeaient, buvaient aussi un peu, pour célébrer leurs morts.

Cérémonie de levée du deuil, dans la tradition amérindienne, les personnes décédées ne peuvent rejoindre le pays de leur ancêtre qu'après quelques années. À l'issue de cette période, une grande fête est organisée pour permettre aux morts d'effectuer ce passage, de trouver la paix et de libérer les vivants. Les invités se relaient pendant une célébration de quatre jours.

Vidéo : Silène Edgar

Je suis allé me coucher avec une fatigue hypnotique, bercé par le rythme lancinant des chants se répétant à l'infini, je les ai entendus dans la nuit, ils ont fait partie de mes rêves. Comment réconcilier la modernité du Centre Spatial, visité le même jour, et les rites funéraires amérindiens? Même mes songes ne parviennent à rassembler mon expérience dans une mythologie aux panthéons si insolites.

Au matin, il est déjà temps de quitter Kourou. Nous partons vers le nord, vers Saint-Laurent-du-Maroni, à la frontière du Suriname. Première étape, petit déjeuner au centre de Kourou. Le marché est un lieu qui nous dit combien cette région est multiculturelle. On y trouve des produits locaux, créoles, amérindiens, bushinengues, mais on y mange aussi de la cuisine asiatique, héritage de l'immigration Hmong. Direction, la boulangerie. Entre café et croissants, nous goûtons aux fruits du dragon, aux mangues et aux maracudjas.

Sur la route, la nature nous envoie un clin d'œil. Des capucins traversent la route en utilisant un câble téléphonique.



Notre chemin vers Saint-Laurent nous conduit à Mana, une commune rurale et pauvre qui a accueilli dans le passé un bagne pour femme. Dans ce bagne, l'État français espérait bâtir un «réservoir» d'épouses et les conduire à fonder une famille avec les autres bagnards à leur libération. L'État voulait faire de la Guyane une colonie de peuplement. Le poids du cynisme colonialiste est parfois suffoquant, même – et peut-être surtout – lorsqu'il déploie sa logique planificatrice ridicule et oppressante.

La pauvreté que l'on ressent à Mana contraste avec l'industrie spatiale qu'on trouve sur le territoire. Elle est masquée dans les films touristiques vantant la région côtière des «Savanes», comme dans ce film qu'on nous a présenté au CSG à Kourou. Golf, pêche, sports de riches, le tourisme est destiné à dynamiser une économie sinistrée, qui peine à exister en dehors du secteur spatial.

Le lieu est vivant malgré la pauvreté (Le PIB par habitant en Guyane représente 55 % de la moyenne de l'Europe à 27). Les commerçants sont accueillants, les bâtiments colorés sont jolis.



Photo : Michaël Rémond



Photo : Michaël Rémond

La peinture n'y est pas uniquement décorative. À Mana, l'histoire s'écrit sur les murs.

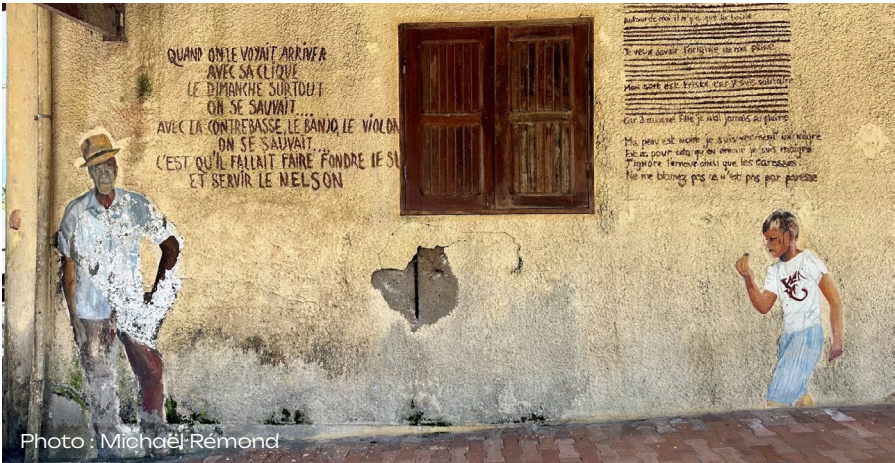


Photo : Michaël Rémond

Soudain, j'ai une hallucination, mes repères se brouillent. Un symbole m'accroche l'œil, je ne sais plus donner sens à ce que je vois. La tradition, la technologie semble se superposer en un point du continuum de l'espace-temps. Je crois voir un engin spatial prêt à décoller, là, en plein cœur de Mana, mais peut-être est-ce finalement un hommage aux morts? Peut-être que mon esprit est enfin parvenu à donner un sens à mes expériences?



Photo : Michaël Rémond

Nous reprenons la route pour Saint-Laurent-du-Maroni. Comme beaucoup d'endroits en Guyane, la ville est connue pour son bagne. Le bagne incarne partout une logique coloniale qui tourne à vide, pour peupler un territoire, même par la contrainte. Des villes entières, comme Saint-Laurent-du-Maroni, ont été construites par des travailleurs forcés, exilés condamnés à la vie précaire et à l'existence détruite, sans quasiment aucune possibilité de rédemption, sans espoir de réellement purger leur peine.

Nous visitons le camp de la Transportation, ce bagne qui a vu passer entre ses murs Seznec et Henri Charrière, le prisonnier surnommé « Papillon » dont a été tiré le film du même nom avec Steve McQueen. Dreyfus y a séjourné brièvement avant d'être envoyé aux îles du Salut.



Photo : Michaël Rémond

Le guide nous raconte les exécutions à la guillotine – une quarantaine de têtes tranchées, certaines gardées pour en tirer des enseignements anthropométriques, pour reconnaître les criminels par leurs caractéristiques physiques. Il nous montre les cellules, la barbarie des conditions de vie des prisonniers à l'isolement, allongés sur une couche de bois, les chevilles entravées la nuit dans leurs cellules, la contrainte sur les corps, à l'extrême, la revanche malsaine et mesquine d'une société intolérante. Il nous raconte la promiscuité indécente, les petits arrangements avec les règles. L'écoeurement monte. C'en est trop pour moi aujourd'hui. Hier, j'avais la tête dans les étoiles avec la visite du Centre Spatial Guyanais, aujourd'hui je vois la face sombre de cette terre d'exil, de maltraitance, de coercition. Je finissais la journée d'hier en côtoyant les morts que l'on chérit, je termine celle-ci avec les âmes des damnés.

Dehors, devant l'office du tourisme, une épave rouillée m'émerveille. Comme dans le baigne, la nature s'y réinstalle. Ce vieux bateau me rappelle que rien de ce que l'homme crée n'est éternel. Le temps efface ses infamies et c'est sûrement une bonne chose. Dans sa course vers l'espace qui commence à Kourou, malgré la passion, malgré le génie qu'il déploie, l'Humain ne peut se soustraire à la question du pourquoi. L'exploration spatiale ne peut pas se résumer à une volonté de puissance.



Je m'éloigne du baigne et regagne l'hôtel. La journée des morts se termine par une autre célébration. Saint-Laurent-du-Maroni fête en ce jour l'abolition de l'esclavage. Au loin, j'entends des voix, d'autres chants, pour d'autres morts. Apaisement, réconciliation, espoir.

Les sons ont triomphé, ils m'enveloppent à nouveau. Le bruit de la pluie qui s'abat en trombe, des averses éphémères et violentes au bruit assourdissant, le bruit de la vie, le chant des insectes, des grenouilles et des oiseaux. Une vague m'emporte dans le sommeil. La journée des morts se termine. J'aurai toujours une pensée pour eux.

SOPHIA GUERMI



JOUR 3

Dimanche 11 juin 2023, La Pirogue

Détour par le Burkina Faso, pour trouver la page du troisième jour de voyage consacrée à la virée en pirogue sur le Maroni, à la rencontre des Amérindiens et des Bushinengue*.

* Note : A propos du peuple qu'on appelle usuellement les Businengue, Christiane Taubira nous confiait : "Je préfère bushis konde sama, qui veut dire les « gens et les villages de la brousse », car dans bushi nengue, il y a nengue qui vient du hollandais et qui signifie « nègre ». Bushi vient de bush, la brousse."

2075

BUREAU DE POSTE DU CHEF-LIEU DE TIANKOURA (BURKINA FASO), DONT DÉPEND LE VILLAGE DE KOUROU

Un jour de 2075, l'étudiante métisse récupère la capsule temporelle d'une Amazonaute de 2023. C'est une simple malle laissée à son intention. Elle porte des lunettes rondes à la Trotski, ses yeux lancent des éclairs. Le contenu de la malle est sans grande cohérence. Un journal papier à rabat élastique, des prospectus en papier glacé froissés, et parfois cornés. Des feuilles de bananiers entrelacées séchées.

Voici le contenu du journal de l'Amazonaute de 2023, avec les notes, les pensées et les réactions - les marginalia - de l'étudiante métisse :

**Cette première partie d'épisode vous est offerte par Heineken® -
"La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde"**

Sur le port de Saint-Laurent du Maroni, les Amazonautes attendent l'arrivée de la pirogue. Les traces de la fête de la veille jonchent le sol à intervalles réguliers : étiquette de bouteille format 33cl Heineken® - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" collée au ponton, bouteille format 33cl Heineken® "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" dans l'herbe plus loin. Au-dessus de l'emballage carton du pack de Heineken® format 6x33 cl "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde", Denys est assis sur un banc relativement ombragé. En collectant l'argent, 35€ par tête, il s'adresse à une future passagère de la pirogue. Maillot de bain Calvin Klein. Avec "Calvin" et "Klein" écrits sur chaque bande. Histoire de ne pas s'y tromper. "Tu décolles quand ? Je veux dire pour la lune, fchouuuu". Sa main pousse vers le ciel pour accompagner le propos. Plus tard, un futur passager racontera avec enthousiasme la rencontre fortuite d'une connaissance à lui de Christiane Taubira à Cayenne : "Elle était en train de remettre son rouge à lèvres, c'est fou non ?". Un homme trempé, cheveux et maillot de bain dégoulinant, s'approche d'une conversation amazonautienne. Une cigarette lui est remise à sa demande. Il se sent obligé (ou peut-être était-il sincère) d'engager la conversation. Avant de partir, il dira : "Les piroguiers sont très gentils". Les Amazonautes sauront toujours suivre les indices leur indiquant qu'ils sont sur la bonne voie.

Une cagette Heineken® format 25x33cl - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" sert de plateforme pour accéder à la pirogue. Ou peut-être était-ce une cagette Heineken® format 25x25cl - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde". Le moteur électrique de la pirogue pousse les Amazonautes sur le Maroni. Sur l'autre rive se trouve le Suriname. Plus haut salaire : 100€. L'eau serait-elle plus verte ailleurs ?

En réalité elle est ocre, mais en prenant de la vitesse, et en regardant sous le bon angle, le ciel s'y reflète. On la voit bleue. Illusions d'optiques. Notre piroguier Richard déroule son discours habituel, intonation uniforme. Sa tenue de travail : un t-shirt "I love CSG" d'un bleu criard, flanqué de logos et, sans bonne raison apparente, un message de prévention sur la sécurité routière. Le CNES, Centre National d'Etudes Spatiales, et Krys, un opticien, proposent une collaboration sur son torse. Les Amazonautes sauront toujours suivre les indices leur indiquant qu'ils voient la bonne route.

Les présentations sont ponctuées de dates et de faits marquants. Devant l'épave de l'Edith Cavell, bateau de marchandises désormais habité par la végétation jusque dans la cale visible à marée basse, un Amazonaute demande : "Y a-t-il des trésors ?". La réponse de Richard est claire : "Tout a été retiré". Les habitations que l'on observe sur les rivages sont principalement constituées de plaques de tôle, plus ou moins rouillées. La rouille n'effraie pas. D'une certaine manière, elle laisse disparaître la solidité de ceux qui les ont construites. Richard nous les désigne ainsi : "Ces familles vivent de la chasse, de la pêche, des allocations familiales et du RSA". Richard a des phrases pesées et cent fois répétées. Ici, la misère est savamment documentée.

Attends, attends, attends. "La misère est savamment documentée." Mais pour qui tu te prends en fait ? Elle se porte bien, la caution d'écrivaine qui lâche 35 balles pour un petit shoot de misérabilisme et la fausse inspiration qui va avec ? T'as écrit ça parce que cette formule vaseuse t'est venue d'un coup, mais tu serais bien incapable de me dire combien de bagnards débarquaient là où subsistent des poteaux acérés, en face du palais du gouverneur

Plus loin, nous passons à proximité du Village chinois, et de son marché sur la rive. Richard interpelle nonchalamment un marchand. Tout le monde semble se connaître. A bord, deux adolescents assistent Richard, ils aident silencieusement. L'un deux, air blasé à l'arrière de la pirogue, a ses écouteurs bluetooth dans les oreilles. Un Amazonaute établit le contact, la réponse n'est pas concluante. Le jeune homme désigne vaguement Richard de la main.

Évidemment, laisse-le tranquille ce pauvre gosse, fous-lui la paix, fais ta petite virée de petit touriste, écoute les explications et ferme-la. N'en demande pas trop

Nous passons devant un autre bateau un jour échoué, ou déposé ici. Il vit sa deuxième partie de carrière comme restaurant, une grande affiche pour Heineken® - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" sur une de ses façades. Il s'agit justement du lieu dans lequel nous avons choisi de déjeuner après notre expédition. Lorsque les Amazonautes apprennent qu'il servait à transporter des livres, les écrivains explorateurs exultent. Les Amazonautes sauront toujours suivre les indices leur indiquant qu'ils sont sur la bonne voie.

Le premier débarquement se fait sur l'île aux Lépreux. Sur l'herbe, une canette Heineken® format 50cl - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" à moitié écrasée. Denys... non pardon Didjo. "Denys c'est le nom sur ma carte d'identité, mais ici on a tous des noms". Didjo nous refait l'histoire de cette île que plus personne ne désigne par son nom originel, elle est à jamais associée à ces bagnards lépreux qui devaient s'y isoler. Il ne fait pas que nous délivrer une connaissance encyclopédique, il ajoute un peu de lui. Un morceau choisi, mais un bout de soi malgré tout. Un des derniers lépreux qui tenait une épicerie quand il était petit, un kokobé aux doigts tout burinés qui le forçaient à se servir de ses deux mains pour se saisir de la bouteille d'huile. Il nous le mime. L'image du petit Didjo pieds nus comme aujourd'hui, face à ce dernier témoin de la maladie débilitante, se forme dans l'esprit.

Belle anecdote pour touristes en mal d'authenticité

Les hamacs sont tendus sous les carbets en feuilles et bois tressés. Mais les toitures sont déjà abîmées. "Normalement avec le bon bois, du wapa, ça tient 80 ans. Mais il y a eu des malversations, c'est un autre bois qui a été utilisé. Là, ça date de 20 ans et c'est déjà abîmé". Un fût de Heineken® format 5L - "La bière qui vous suit jusqu'au bout du monde" jouxte les affaires de ceux qui viennent passer la journée sur le caillou. Des Amazonautes établissent le contact avec un autre jeune homme de la pirogue. Il parle taki-taki, français et anglais. Lorsque les Amazonautes s'enquêtent du phénomène de la cocaïne, il nous montre des photos officielles d'une prise de la Police nationale sur son téléphone. Il a 17 ans, plus tard il aimerait travailler dans la douane. Son français est bon mais pas parfait. C'est un vrai problème la cocaïne, beaucoup en meurent, en la consommant ou en la trafiquant. C'est en tout cas ce qu'on comprend quand pour en parler il dit : "Vous allez mourir".

L'ethnologue du pauvre, là, à quel moment "tu établis le contact" ? Ce ne sont pas des aliens, jusqu'à preuve du contraire tu es encore sur Terre

Une autre pirogue vient nous reprendre. Elle vogue à plus vive allure vers une crique où il faut parfois baisser la tête pour éviter l'étagage de végétation qui nous surplombe. Sorties du repère de caïmans, des mains ne peuvent s'empêcher de passer par-dessus bord pour se faire humidifier par le Maroni. En haut, un croissant de lune grignoté par le ciel résiste au soleil. Les Amazonautes sauront toujours suivre les indices leur indiquant qu'ils sont sur la bonne voie.

Mais tu sens quoi ? L'odeur de l'essence. L'odeur de la crème solaire. Mais tu ressens quoi ?

**Cette deuxième partie d'épisode vous est offert par Parbo Bier® -
"La bière qui vous accompagne partout dans le monde"**

La pirogue poursuit sa course, à courte distance des zones d'achat surinamien, là où Richard nous indiquait que les Guyanais français venaient faire leurs courses lorsque les fins de mois sont difficiles. C'est-à-dire tous les mois. Les affiches pour Parbo Bier® - "La bière qui vous accompagne partout dans le monde" jouxtent des panneaux publicitaires en néerlandais, en chinois.

Autre arrêt dans un village amérindien, côté surinamien. Nous nous faisons accueillir par un coati malicieux qui vole la sucette de Didjo. La joie est grande, les photos pleuvent. Une passagère s'extasie : "Il a le bout du nez qui se redresse". "Un peu comme vous", lui rétorque Didjo.

Bien envoyé Didjo. La mise en scène est belle, bon sens du business

La pénétration des terres se poursuit à la queue leu-leu. L'air enjoué, Didjo nous lance : "Vous marchez en file indienne dans un village amérindien, vous pourriez rentrer chez vous en disant que vous avez été dans la tradition".

Oui et puis reprenez encore quelques photos avec votre pochette étanche pour smartphone autour du cou. Faites bien le zoom sur les gamins dans leur cuisine. Ah et n'oubliez pas le manioc des abattis, ce sera du plus bel effet

"Les galeries Lafayette sont ouvertes, Mesdames", annonce Didjo à proximité de tables couvertes de bijoux artisanaux. Calvin Klein pousse un involontaire petit cri de joie. Un Amazonaute pose une question sur leur composition à la femme amérindienne qui collecte les billets de 5€ et de 10€ en échange des bracelets. La réponse n'est pas concluante. Elle désigne vaguement Didjo de la main.

Pendant les emplettes, incluses dans l'immersion, Didjo parle de son histoire à quelques Amazonautes. Il nous offre encore un peu de sa vision de la vie, déplore que de nos jours le rire, la dérision, soient perçus comme rabaissants. "C'est marrant, à ce moment-là de la visite, ce sont toujours les femmes qui regardent les bracelets, et les hommes ne vont pas sous le carbet. Toujours comme ça, c'est sûrement génétique". Il cherche la citation de Pierre Desproges : "On peut rire de tout, mais...?"

Pas avec n'importe qui

Avant de partir, une Amazonaute ramasse des bouteilles et emballages plastiques, et demande innocemment s'il y a une poubelle où elle peut déposer le butin. Didjo ne comprend pas tout de suite la démarche de "clean walk", et lui lance d'un air goguenard : "Ils font le ménage, hein. Après, c'est votre conscience."

Les deux pirogues repartent, côte à côte, se rapprochent et parfois s'éloignent l'une de l'autre. Didjo a une croix brillante sur son torse nu. Il tire des bouffées pressées sur la cigarette qu'il tient entre sous pouce et son index, sa jambe repose vers l'extérieur de la pirogue. Lorsqu'il l'a finie, il la jette avec un peu trop de force dans l'eau calme du Maroni.

Plusieurs ethnies cohabitent sans cohabiter sur les rives du Maroni, des Noirs marrons et des Amérindiens. C'est chez ces premiers que nous allons ensuite, toujours sur le territoire du Suriname. En s'approchant pour accoster, des fleurs tissées nous indiquent que nous arrivons en village bushinengué. Placées ainsi sur son seuil, elles protègent du mauvais œil.

Mais visiblement pas de l'œil mauvais des touristes

Nous sommes chez Richard ici à Malanka, 32 âmes. Une cagette Parbo Bier® format 20x1L - "La bière qui vous accompagne partout dans le monde" sert de siège à un groupe de 3 jeunes. Richard nous explique à l'entrée que lorsque les femmes ont leurs règles, elles restent dans un carbet avec un hamac et ne peuvent rien toucher, l'homme fait la cuisine et s'occupe de tout. Les passagères commentent en riant : "Ah moi j'aimerais bien ça, ça me ferait des vacances". Un morceau de rap, *Wa Sa Slow*, résonne dans tout le village, jusqu'à cet enfant de pas plus de 4 ans enserrant un poteau, l'air triste. Les Amazonautes sont intrigués, mais ne prennent pas de photo.

Vous avez donc des limites. Un couati, ça passe, un enfant, non. C'est déjà ça

Assis sous un bananier, Richard nous invite à nous approcher. Il a décroché deux feuilles de l'arbre, et les travaille avec ses mains. C'est le rituel de la demande en mariage qu'il nous reproduit. On détache les lignes qui forment la feuille pour les entrelacer. Un nœud pour dire oui, deux nœuds pour dire non. "Les femmes chez nous, ça vaut pas cher. Les femmes, ça vaut 2 bouteilles de rhum". Les Amazonautes écoutent attentivement un Richard impassible. Richard, contrairement à Didjo, ne rit pas. Sans doute parce que nous ne sommes pas n'importe qui. Il nous donne ensuite une autre clé : "C'est le contraire de chez vous". Regarder dans les yeux est un manque de respect. Lorsqu'on interagit avec quelqu'un, on baisse les yeux.

Oui baisse les yeux. Baisse les yeux

Le tour du village se termine par la dégustation d'une galette de couac tout juste cuite. Juste de la farine sur un four, pas d'eau. La galette circule dans toutes les mains. Cela craque sous la dent, on se dit que c'est vraiment bon.

Oui, reprends un peu de couac. Et puis aussi tu reprendras un peu de misère à emporter pour te gargariser avec ? Mais n'oublie pas de recracher, tu risques de t'étouffer

L'étudiante métisse, lunettes rondes à la Trotski, yeux lançant des éclairs, referme brutalement le journal.

La suite de la lecture attendra.

FANNY PARISE



JOUR 4

Lundi 12 juin 2023, Journal de terrain alternatif

Dans le carbet du gîte Moutouchi, situé sur le plateau des mines sur la commune de Saint Laurent du Maroni. Exercice de mythologies parallèles.

LES MYTHOLOGIES DES AMAZONAUTES

Les 10 archétypes

En 2023, j'ai eu le privilège d'observer une communauté intentionnelle essayant de réinventer l'expérience sartrienne du célèbre « l'enfer c'est les autres » en utopie concrète et junglienne. Il s'agit d'un concept qui fusionne la psychologie analytique de Carl Jung, en particulier sa théorie des archétypes, avec les éléments d'une émission de télé-réalité de survie populaire de cette époque, appelée « Moundir et les apprentis aventuriers ». L'émission implique des individus qui se battent pour survivre dans des environnements sauvages, en utilisant leur ingéniosité et leur force pour surmonter les défis (ou pas).

A cette période, les rites ordinaires hérités du 20ème siècle sont encore tenaces, invitant les membres de cette communauté à apprendre à être autrement les mêmes, loin de chez eux, avec leurs compagnons d'exploration, qu'ils ne connaissaient presque pas. Par exemple, trouver du wifi, charger son téléphone portable, se lisser les cheveux, ou s'isoler du groupe, sont autant de rites ordinaires qui prennent une toute nouvelle dimension dans cet environnement. Ces rites, que l'on peut qualifier de capitalistes, étaient encore très répandus malgré la pression grandissante de l'environnement éco-social (raréfaction des ressources, pénuries artificielles, montée des idéologies extrêmes, etc.).

Les Amazonautes étaient au cœur d'une expérience sociale, pour la plupart d'entre-eux sans le savoir : ils étaient les acteurs, tels des pionniers, non pas de l'exploration d'un nouveau monde, mais d'une nouvelle période de leur monde, dite « de la transition », qui les invitent à réinventer leurs imaginaires du quotidien, mais également à se projeter dans les mondes à venir. Leur quotidien d'avant n'existait déjà presque plus comme en témoigne le folklorisme qu'ils ont développé, ensemble, afin de donner du sens à ce qu'ils vivaient. Arnold Van Gennep aurait sans doute consacré plusieurs volumes à ces nouvelles croyances qui participent à forger le groupe et à dessiner les contours d'une nouvelle réalité.

À notre époque, 10 archéonautes ont traversé les décennies qui nous séparent de cette observation ethnographique. 10 archénautes qui structurent aujourd'hui les visions du monde dominantes, sur Terre comme sur la Lune ou sur Mars.

Il ne reste qu'une seule trace de ces récits, celui d'un vieil enregistrement qui tourne en boucle depuis 2023.

Audio

[Bruits de la jungle en arrière-plan, un léger grésillement de la radio]

«Ceci est la Voix de la Jungle, votre phare dans l'immensité verte de l'Amazonie, diffusant sur une bande radio analogique qui brise les barrières du temps et de l'espace. Où que vous soyez, qui que vous soyez, nous vous accueillons. Ici, sous l'épaisse canopée où les rayons du soleil dansent avec les feuilles, où la vie chante à chaque coin, nous partageons les récits qui façonnent notre monde.

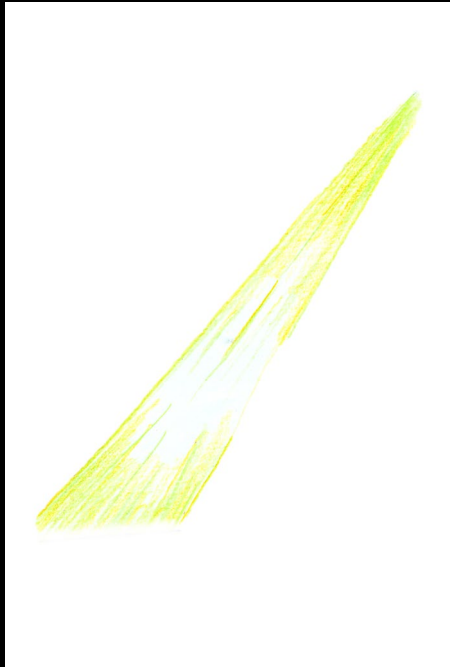
De l'écho lointain des forges d'anciennes civilisations, des cris et des murmures de nos ancêtres, nous avons tissé dix histoires, dix balises lumineuses pour guider votre chemin dans l'obscurité, pour vous montrer que même dans l'immensité de la jungle, vous n'êtes jamais seuls. Nous partageons ces histoires, non pas comme des vérités indéniables, mais comme des reflets dans l'eau, des images de ce que nous sommes, de ce que nous pouvons être.

Écoutez le battement de cœur de la forêt, le murmure de l'Amazonie, le récit de l'humain dans son éternel ballet avec la nature. Découvrez les secrets des Amazonautes, l'art des poètes parisiens, la voix des marginaux, les enseignements des créatures de la jungle, la force des femmes audacieuses et la persévérance des aventuriers tenaces.

Chaque histoire est une facette de notre monde, un éclat de lumière sur le sentier de notre humanité commune. Laissez-vous porter par la mélodie de la jungle, sentez le rythme de notre monde en constante évolution. Écoutez... les récits commencent.»

[Au loin, le cri d'un animal sauvage, puis le grésillement de la radio revient, suivie par le début du premier récit]

HAÏLA HESSOU



JOUR 4

Lundi 12 juin 2023, Balade dans le jardin sauvage

Dans le carbet du gîte Moutouchi, balade dans la jungle, et voyage pour Cayenne.

Je consigne ce qui déborde, juste ce qui déborde et le reste, je le garde pour moi. Pardon, mais quitte à perdre, quitte à oublier, je le garde. Il y a des choses précieuses comme des œufs de dragon, faut les laisser couvrir quelque part, dans le fond du ventre, et je les laisse : j'ai hâte des fleurs à venir.

Quatre jours déjà. Les bouches se ferment, les peaux nuancent leurs couleurs, les cernes n'appartiennent plus au décalage horaire mais bien à l'épaisseur du voyage, tout se gorge de moiteur, et ce qui se dit, ce qui se vit n'a pas de prix.

Hier nuit dans le hamac, je me disais
Ça y est, on est arrivés au centre
au centre de quelque chose
au début du centre de quelque chose
peut-être on va en perdre quelques-uns
enfoncés dans la lisière trop véritablement

Hier on s'est arrêtés devant
les arbres tiges flamant rose nous le disaient très clair
tu n'es pas chez toi ici tu n'es pas le bienvenu
impossible de se boucher les oreilles
nous sommes retournés prudents quand la lumière a cessé le rouge
nos mains qui modelaient machinalement des petites maman en latérite

Hier nuit dans le hamac, j'écoutais
On parlait de révolution agraire, d'huile de carapate, de Montagne d'or,
des 500 frères
des enfants qui sont morts, un homme au tesson de bouteille
et de pleins d'autres sujets sérieux que le sommeil a voulu prendre
pour comptines
il y a trop à raconter
je laisse tomber ma ride de lionne dans un pli du hamac
ce murmure qui nous confond

lui dit encore les mains tordues dans son jeu de cartes
le voyage c'est des retrouvailles
ce qui se dit, ce qui se vit n'a pas de prix
les voix ne s'arrêtent jamais jamais jamais...

Je me réveille en oscillation.

On sent la terre qui se réchauffe et qui finit de boire les litres tombés de la veille. Ceux qui chantaient dans les arbres se sont calmés. Tout est douceur et personne n'ose parler à voix haute.

soleil soleil réchauffe tout

Non moi je n'ai pas entendu les singes hurleurs cette nuit, mais c'est toujours là même chose, comme avec les esprits, ils ne se révèlent pas à ceux qui crèvent d'envie de les voir, ce serait trop facile.

Ce matin, un petit groupe reste dans le havre
confortables au creux de la forêt
sans portes ni fenêtres
sans réseau ni miroirs
je les comprends

mais
c'est l'aventure qui nous attend
y a des pupilles qui chevrotent
d'autres qui trépignent
il est temps de s'enfoncer dans la forêt

la route devient chemin
le chemin devient sentier
et puis le sentier disparaît

personne ne s'attendait à ça
chaque pas, c'est se mettre à rude épreuve
l'eau se fait boue, pluie, rosée, sueur
et de partout, elle nous remplit et nous lave

les oiseaux sentinelles nous le rappellent : ils chantent plus fort que nous

tout doit s'effacer très vite
l'ego l'orgueil et les limites aussi
ce qu'on nomme dignité laisse place à l'humilité
les joutes oratoires et la pensée construite laissent place à la folie douce
des phrases trous qui ne savent plus comment se dérouler
on s'accroche à ce qu'il reste
mais l'eau vient encore et encore
boue pluie rosée sueur
de partout
elle nous arrache imperturbable nos devenus lambeaux de convictions

Elle
manque de laisser une racine engloutir sa chaussure
pieds nus dans la forêt littéralement la forêt l'avale et à chaque pas elle
se relève
victoire défaite victoire défaite guerrière ne s'arrête jamais

Il
se permet la métaphore
il parle des traces dans l'écriture
et défriche trouve ne rebrousse jamais chemin
sauf pour veiller sur nos pas

lianes escargots dentelles cheveux tresses de reines cordes à sauter
berceaux et rien de tout ça à la fois
lianes rhizomes profondément imprévisibles
fleurs champignons
tout absolument tout qui se décline en nuances de verts
et puis ces grandes tiges d'arbres qui nous ratatinent
les piques qui s'installent partout sous couverts de bon procédé

et lorsqu'on ne l'attend plus
lorsque nous sommes enfin prêts à avancer pour toujours
une pierre énorme nous apparaît
on dit cascade mais c'est sûrement le morceau d'un géant qui dort

nous voici couchés sur la pierre massés par les rugissements de l'eau

elle
une déesse l'a pris dans ses cheveux d'eau
et la remplit la remplit la déborde de tout son amour

lui
quitte les mots dernière carapace et laisse l'eau toucher toute sa peau

elle
ne dit rien mais dit tout et chante

lui
reconnaît et embrasse l'eau source

lui
nous regarde en souriant

et le soleil perce
un rayon perce nuage et canopée jusqu'à nous

là mon sourire plein d'eau se réchauffe
là les feuilles piquées dessinent sur mes jambes
là dans l'eau un filament de pierre nous plonge dans une bassine de rouille
et là dans l'eau ça brille
ça étincelle
un trésor

le mika trouvé placé au milieu du front
on reprend la route

la pluie s'annonce comme une reine
le vent fort dans la canopée frissonne les feuilles
et puis les trombes tonneaux bidons d'eau

ivresse
tout fait partie de tout
chaque chose est connectée

il dit
tout ce qui sert à rien pourrit
je pense
tout ce qui est mort est dévoré et mon corps n'est rien face aux carcasses
de voiture et de bateaux qui font les repas quotidiens de cette forêt là
la forêt te mange
la forêt te mange et j'accepte la dévoration

le mika au milieu du front
rayonne accroché pour toujours

on me confie le poids d'une petite machette
couteau hmong
je la tiens solide de la main gauche

et puis la voilà
je ne sais pas d'où elle vient exactement
peut-être du futur sûrement de très loin
mais cette amazone là marche à côté de moi
mes pas sont ses pas
ses gestes sont les miens
je tiens la machette de la main gauche
elle tient la machette de sa main droite
ensemble en miroir nous avançons
je n'ai plus peur
je n'ai jamais eu peur de ma vie
comme une coulure qui recouvre enfin jusqu'au bord je sais
comment marcher comment enjamber comment glisser sous
être avec tous et être à ma place je sais
bouleversée dans le bouleversement je peux
eau terre boue je suis
la forêt devient amie non je deviens un morceau de la forêt

elle la femme qui partage mon ombre et qui sert la machette avec moi
me salue
elle dit qu'elle vient du continent de l'autre côté de la mer mais qu'ici il y a
des tambours qui n'ont pas oublié comment la danser comment la chanter
elle dit que je ne crains rien qu'elle a déjà passé sa vie à m'apprendre et
que j'ai toujours été bonne élève donc je ne risque rien
elle me parle et je n'entends rien et j'entends tout et tout s'imprime
au fond

je m'arrête un instant
il faut rejoindre les autres
trop tôt pour voir comme chaque s'est dépassé
tous héroïnes et héros neufs comme nouveaux nés
victorieux car nettoyés à l'os

il
trébuche et tombe dans un trou
mais il ne trébuche pas il saute
mais il ne tombe pas il rebondit

c'est la fin
on enjambe un barbelé qui a tout d'une liane sauf l'odeur acide de la ferraille
c'est la fin
on remonte le sentier chemin et puis route

la machette est toujours dans ma main gauche
mais la femme est partie

nettoyée jusqu'à l'os

il

m'aide sur les derniers morceaux du retour
à finir mes phrases et me souvenir du chaos véritable du quotidien
le monde entier est toujours là
le monde entier est toujours là
le monde entier est toujours là

de retour au havre je m'endors sur le hamac
trois jours et trois nuits
ou peut-être juste dix minutes
qui sait

au tout début avant que tout soit bouleversé à jamais
elle
m'avait demandé
si je croyais aux esprits de la forêt

Le retour des certitudes. Quatre heures non-stop, route qui file. *Chan Chan* et *Pink and White* et *Long song for Zelda* pensent comment ils peuvent, tiennent mon corps debout. Téléphone qui s'ouvre. Retour ville retour vie. Retour chaos. Retour armure peau valise. Retour ride de lionne. Je suis prête.

Cayenne le soir.

Dans la douche, je vérifie derrière les oreilles et sous la plante des pieds si la forêt est véritablement loin, si un morceau de mousse ne commence pas à me recouvrir quelque part. Dommage.

merci la forêt
à demain la vie !

MAËLLE LAPIERRE



JOUR 5

Mardi 13 juin, Pendant ce temps, au Kenya
- Entrée alternative
Non voyage en Guyane



“A Turin, le 3 janvier 1889, Friedrich Nietzsche sort dans la rue, par la porte du numéro 6 de la rue Carlo Alberto, peut-être pour faire une promenade, peut-être pour se rendre au bureau de poste afin de relever son courrier, non loin de lui, ou peut-être très éloigné de lui, un cocher avait des problèmes avec son cheval récalcitrant. Malgré l’impatience de son maître, le cheval refusait d’avancer. Alors, le cocher - Giuseppe ? Carlo ? Ettore ? - perdit patience et abattit son fouet sur lui. Nietzsche sortit de la foule, et mit fin à la brutalité du cocher qui à présent écumait de rage. Le philosophe solidement bâti et tout emmoustaché sauta soudainement sur le cab et enlaça le cou du cheval, en sanglotant. Son voicy le ramena à la maison, où il demeura deux jours silencieux, allongé sur un divan, jusqu’à prononcer ces derniers mots, ces mots qui ne peuvent qu’être les derniers : “Maman, je suis fou.” Il vécu encore dix ans, gentil et dément, signé par sa mère et ses soeurs. Du cheval... On ne sait rien de plus.”

Le Cheval de Turin, Béla Tarr et László Krasznahorkai.

1)

Certains disent l’Afrique cruelle.

Que sa Nature est dure, sèche, impardonnable.

Pour l’avoir vécu, ce ne sont que nos visions d’occidentaux qui la décrivent ainsi.

Ce qui est vrai, c’est que l’Afrique révèle les gens. Voir des enfants aux dents déjà pourrissantes permet de se rendre compte de l’ampleur de nos privilèges. De tout ce que l’on pense acquis, rien ne nous est dû.

Entendre les coups d’une canne sur le dos d’un âne - ça me brise le cœur. Je réalise que nous avons le luxe de nous soucier du bien-être de nos animaux. Avec tout ce que j’ai vu, il ne serait pas difficile d’avoir pitié des gens. Une partie cède en effet à la facilité mais, dans la majorité, je les admire. Ils se réjouissent de ce qu’ils ont, au lieu de se plaindre de ce qu’ils n’ont pas.

J'ai aperçu la pauvreté en traversant les villages, bien installée dans le taxi qui m'emmenait de l'aéroport à la ferme. Je ne l'ai pas vécue. J'ai vu des gens marqués dans leur chair par leur condition, mais je ne les ai jamais entendus se plaindre. J'ai été accueillie à bras ouverts, comme un membre de leur famille.

Vivre deux mois au Kenya, c'est une leçon d'humilité profonde. Certaines maisons sont fabriquées de quelques plaques de tôle mal assemblées, parfois simplement de terre battue. Sur le bord de la route, lorsque je vais collecter les déchets avec les autres volontaires, on trouve des chaussures, des t-shirts... Les moyens ne sont pas les mêmes ici qu'en France. Nous ne pourrions pas vivre comme eux.

2)

J'ai fait un safari.

C'est ce que je dis à ma famille, à mes amis. Je leur montre images et vidéos devant lesquelles ils s'extasient. Mais moi, j'ai presque du mal à les regarder... Je sais que ça ne rend pas compte de la réalité.

De ce que j'ai vu.

Les éléphants, majestueux, à moins de dix mètres.

Les hyènes cherchant leur cible avant de lancer la chasse.

La famille de girafes qui mangeait tranquillement.

Les gazelles de Thompson qui sautillaient dans l'herbe.

Les lionceaux endormis dans l'herbe alors que leurs mères festoyaient.

J'ai pleuré d'émotion, la première fois que j'ai vu des éléphants. Je ne veux jamais oublier à quel point ce sentiment est précieux.

Dans ma tête, je fais défiler tout ce dont je me souviens, ce que j'ai vu. Face à la Nature, je me suis sentie toute petite - et ça n'a jamais été aussi agréable. Enfin, je me laisse ressentir et vivre, sans chercher à tout intellectualiser. Dans ce cadre brut, je suis. Sans rien d'autre.

L'Afrique dévoile.

Le Kenya enseigne.

Et les animaux gravent dans mon âme leurs leçons.

Je sais que je ne ressentirai jamais rien de pareil.

3)

Quelques souvenirs isolés

Un topi, en haut d'une colline, à surveiller les alentours.

Un chacal qui court loin des hyènes après avoir dérobé un intestin à la carcasse qu'elles dépiautent.

Des crânes de buffles blanchis sous le soleil.

Une petite fille qui s'agace parce que sa table est la dernière à recevoir le jus.

Le dos creusé d'un âne mal harnaché.

Un enfant, porté par son frère parce qu'il n'avait pas de pieds.

Le cuisinier de la ferme, qui nous attend tous les soirs avant le dîner.

Les employés de la ferme qui rient et qui parlent en swahili, en mangeant les cookies qu'on leur a fait trois par trois.

L'hilarité générale alors qu'on fait la chenille dans toute la résidence.

Le regard des habitants lorsqu'on sort de la ferme.

Cette jeune fille qui a ri lorsque j'ai complimenté sa coiffure.

Mon cœur qui bat plus fort que jamais.

4)

Parfois, c'est difficile de réussir à prendre le recul nécessaire pour ne pas juger les kenyans sur leur culture. Par exemple, lors d'une marche hors de la ferme, un homme d'une cinquantaine d'années nous arrête dans la rue pour discuter avec nous. On a déjà eu beaucoup d'interactions positives, alors on échange avec lui. Il finit par demander une autre volontaire en mariage !

Cela nous arrive très souvent. On choisit d'en rire.

Pourtant, les femmes sont encore mal considérées par beaucoup ici. Leur indépendance est impossible. Les hommes ont le droit d'être polygames... mais pas les femmes. L'excision (découpe du clitoris), tout le monde sait cela, non ? Ou bien, ne pas mettre "excision" mais "découpe du clitoris" cela serait plus fort est encore une pratique courante dans certains villages.

L'homosexualité est punie par la loi. Les mentalités y sont encore opposées ; savoir que tant d'éléments jouent contre moi font que j'ai parfois du mal à apprécier mes interactions avec les habitants de Subukia et d'ailleurs. Peut-être aussi qu'à ça se mêle une forme de culpabilité pour ce qu'ont fait nos ancêtres occidentaux, un sentiment de manque de légitimité.

Bizarrement, ce que j'ai le moins de mal à juger, c'est la manière dont les animaux sont traités. Je réalise que les kenyans n'ont tout simplement pas les moyens de se préoccuper du bien-être animal, pas alors que la majorité d'entre eux vivent sous le seuil de pauvreté.

MICHAEL ROCH



JOUR 5

Mardi 13 juin 2023, Dernière piscine

A Cayenne, accueil par Guyane Développement Innovation, échange avec Stéphanie Raffestin, microbiologiste à l'ESA et à l'Institut Pasteur, rencontre avec le philosophe Frédéric Keck, en présence de Christiane Taubira.

Dernière piscine avant la fin du monde. Il y a eu dispute, mais on ne sait plus pourquoi. Hier encore, on se disait que le groupe était [transmission manquante].

J'ai déjà écrit ce texte. Il y a des mois. Mais son souvenir est à la douleur ce que les averses sont à nos cieux.

Dernière piscine. Dernier burger. Dernière dispute. Chaque seconde avant la fin est une catastrophe et, par le même instant, chaque catastrophe est une rencontre.

Sous l'autel des civilisations – Les regards élevés – Sourds – L'éclat aveuglant des vieux siècles – Et nos corps mal placés – Serpentent en curieuse drive [Interruption]

Dernière piscine avant la fin du monde. Noémie nage seule, le regard perdu vers une rive qui n'existe pas encore. Elle pense au futur, à la fin qui approche, mais les vagues plates ne murmurent à ses oreilles que les échos de la dernière dispute. Dans la discorde, elle n'a pas parlé. Elle n'en a pas eu besoin : les [manquant] ont parlé pour elle.

À l'autre bout de la terrasse, Sofia, attablée à son poste de travail, cicatrise en silence. Forte. Elle écrit pour guérir ce qu'elle n'a pas compris. Pour comprendre ce qui n'a pas été guéri. Mais elle n'écrit pas les chants des oubliés. Pas encore.

Tu n'as pas vu la jungle – tu es resté sur le seuil – de la rencontre – tu as fui – enfermé sur toi – tu as fui la catastrophe – la renaissance du monde – la mue de ta peau palimpseste – de ton corps avalé et – cannibale.

Je n'ai pas mangé de dernier burger, non, je l'ai vomi, j'ai mangé les coups devant la dispute, je les ai recrachés, je ne me souviens plus non plus de ce que j'ai dit, c'étaient les zansèt qui parlaient pour moi.

Hier encore se disait que le groupe était une femme enceinte. Un être entier enceinte d'une épopée tracée depuis la fin des temps. Le chant des zansèt remontait la trace de la mémoire d'un monde que je ne connaîtrai pas. C'était un chant d'espoir.

Haïla, ma sœur, ne pleure pas. Demain, c'est déjà chez nous. C'est déjà chez nous.

J'avais déjà écrit ce texte. Il y a des mois. *Ralé* à travers moi par les zansèt, tiré sur une rive qui n'existe pas encore. Une mémoire du futur qui dit :

Prends garde à comment tu regardes le monde – comment tu y entres – comment tu y ondules – le monde n'est pas un zoo – le monde n'est pas ton zoo.

Il est la mémoire des chants de nos devenirs. [Interruption]

C'est l'histoire d'un groupe enceinte d'une fin du monde. La dispute a eu lieu, avec l'altérité des vieux continents. Et tout le monde a encaissé. C'est l'histoire d'un groupe enceinte d'une voix-mémoire, d'une trace chantée à travers le temps, une parole ancestrale qui éclatera dans la futurité pacifiée de l'Humanité.

Dernière averse avant la fin du monde. Chaque goutte comme une rencontre. Où chaque rencontre est une catastrophe. Le réveil est abrupt et pourtant familier. J'embrasse la contradiction. Je danse pour les zansèt comme d'autres danseront pour moi. Et je franchis l'obstacle. Je chante comment le monde finit, dans l'espoir d'un autre.

SYLVIE DENIS



JOUR 6

Mercredi 14 juin 2023, L'école est finie
- Entrée alternative
Le non voyage en Guyane

L'introduction trop longue :

Alors, en guise d'introduction, il faut que je vous dise un truc. C'est la deuxième fois qu'on m'invite à un événement à l'autre bout du monde et la deuxième fois que je renonce à le faire.

J'aimerais bien pouvoir dire que c'est ma conscience anthropocénique qui m'y a poussé, mais c'est même pas vrai : ma conscience de la catastrophe est à peu près la même que celle de la plupart des gens, sujette à des hauts et des bas, selon l'humeur du jour et l'envie de voyager quand même, parce que je ne voyage pas beaucoup. Nonobstant le fait que j'ai écrit un roman et des nouvelles qui tentent de la prendre en compte. Personne n'y échappe, pourquoi j'y échapperais ?

Bref, l'an dernier, on m'a proposer de participer au Singapore Writers Festival. Et j'y serais bien allée, à Singapour, si l'invitation avait compris un peu plus que les deux ou trois jours où j'avais des interventions. Mais ce n'était pas le cas, et je n'avais pas le budget, et j'ai donc été à Singapour en visio. Ce qui fut un fantasme de la SF occidentale et n'est plus aujourd'hui qu'un truc commode, passé dans le grand public grâce à un virus.

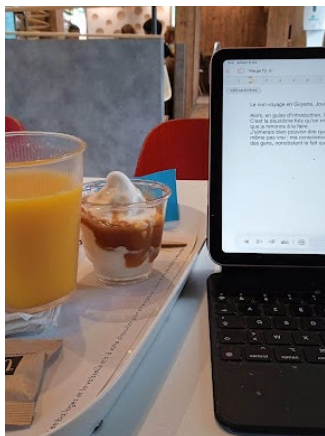
Un an plus tard, je candidate aux Amazonies Spatiales, je suis prise, et je me dis, ah ah, super, je ne suis pas allée à Singapour, mais je vais aller en Guyane, ça compensera. Et j'y ai cru jusqu'il y a un peu plus d'un mois, alors même que j'avais entre temps été contactée pour faire une grosse traduction avec une date de rendu un peu short pour moi, qui n'ai plus tout à

Vidéo

fait la capacité de concentration d'une jeune fille. Auparavant, nous avons passé deux fois trois jours ensemble, moi et mes 14 nouveaux collègues, et c'était chouette, mais une chose est devenue plus évidente que jamais : je ne tiens plus le rythme des « gens normaux », qui peuvent enchaîner les activités sur une journée et pire, sur plusieurs. Entre les escaliers que je monte au ralenti, les côtes parfois pas du tout, j'ai fini ces deux fois trois journées comme je finis les salons depuis fort longtemps, pour ne pas dire toujours : sur les genoux. Et donc, voilà, aller en Guyane, c'était douze jours de boulot, plus des démarches, des préparations de valises, et sans doute deux ou trois jours de plus à récupérer ensuite, du temps quoi, que je n'avais en fait pas.

Ce n'était pas prévu comme ça, quand j'ai candidaté, j'en avais du temps. Et puis plus du tout, parce que je ne suis pas en position de refuser du boulot.

Donc, pas de Singapour, et pas de Guyane, pas d'autre bout du monde où de toute façon il y a des moustiques, des araignées, des maladies bizarres, et où il fait chaud et humide alors que je commence à transpirer à 25°.



Le retour à la réalité :

Là, je suis au MacDo parce que le café où je vais le plus souvent ferme vers 18 h 30 (no comment). Le MacDo est ouvert tout le temps, offre la clim et le wifi. Surtout la clim.

Lancelot Hamelin ayant suggéré que les deux ou trois malheureux qui ne peuvent aller en Guyane contribuent également au journal de voyage, me voici contrainte d'abandonner ma traduction et d'aller manger une glace chez satan en vous racontant ma journée d'hier et d'aujourd'hui. J'ai donc réussi à avoir une place sur une banquette (il y a des banquettes dans les MacDo, de nos jours, et à côté de moi, une dame plus jeune mais plus

dodue que moi, et sans doute ses deux filles, une petite de six ou sept ans et une ado (entre 13 et 15 ans, je crois, je ne sais plus, avec les djeunes). Mais elle a des façons de causer qui semblent sortir d'une caricature d'ado énervée de série télé. Au secours. Qu'est-ce que je disais ?

Le dernier jour de cours :

Ah, oui, hier.

Toute cette année, le vendredi matin, c'était le jour où j'allais chez Anatole. Anatole¹ était l'élève à qui je donnais des cours d'anglais parce que en juin dernier, dans un moment de panique financière, je m'étais inscrite à une de ces boîtes de cours privés qui cherchent des profs et miracle, ils avaient un élève, qui avait une phobie scolaire et était scolarisé chez lui depuis l'école primaire.

Il était en troisième et suivait les cours du CNED. (Je vous passe le couplet sur les cours du CNED, qui ont vraiment ce qu'on fait de mieux en matière de cata pédagogique toutes catégories confondues).

Et vraiment, c'est une des personnes spéciales et chouettes parmi les nombreuses personnes spéciales et chouettes qui ont fait partie de mes élèves quand j'étais un vrai prof avec des vraies classes. Rapide, détestant s'ennuyer, détestant attendre, écouter, prendre des notes, apprendre des leçons et lire des textes. Portant de magnifiques t-shirts. de geek. Capable de faire l'andouille, de tenter par tous les moyens de faire dériver le cours, de ne pas faire ce qu'il y avait à faire, ne le faisant d'ailleurs pas. Probablement neuro atypique en plus de phobique, à mon humble avis. On a fait trois chapitres sur 10, il a rendu trois devoirs, donc 1 pas noté parce que pas fini, il a eu 14 ou 15 de moyenne sur l'année.

Chiant, quoi. Plus que chiant : l'opposition incarnée.

Je ne vous parle pas de sa pauvre mère qui craque à gérer son gamin et sa vie par ailleurs pas marrante.

À un moment de l'année, j'ai failli laisser tomber, parce que ça n'était pas bien payé, en plus. Mais je suis restée pour sa mère dont je voyais bien qu'elle était à bout de nerfs. Pas le moment de la stresser encore plus. Et puis, je ne sais plus très bien quand, il s'est calmé, a plus ou moins tra-

1. (Qui ne s'appelle pas Anatole, bien entendu.)

vaillé, a en tout cas été visiblement mieux. Moins oppositionnel, moins visiblement angoissé. Donc j'ai fini l'année, parce que je l'aimais bien quand même, cet emmerdeur feignant et buté, mais pas sot du tout, et ayant le sens de l'humour, et des notes excellentes à peu près partout.

Et ce vendredi, c'était le dernier cours, et sa mère ma dit que l'année prochaine, il irait en seconde au lycée et j'ai été surprise sans l'être, parce qu'elle avait déjà fait une allusion au lycée, mais sans expliquer rien de plus. J'avais juste remarqué que quelque chose avait changé chez lui et chez elle et la décision de revenir à l'école me semblait bien être une explication raisonnable.

Vendredi matin, c'était donc comme quand j'étais prof : la fin de l'année, quand c'est n'importe quoi à cause des ponts, puis des conseils de classe et des examens, et que les élèves n'ont plus envie de bosser, et les profs non plus, mais ils le font quand même, parce que ce sont des grandes personnes responsables.

Et que les profs sont un peu tristes de les quitter, ces emmerdeurs, mais ils ne montrent pas, parce que ce sont des grandes personnes et que ces petits cons s'en foutent.

L'après-midi, j'ai bossé sur ma trad, j'aurais dû avoir un cours de gym en visio mais la prof était sous l'orage qui nous était tombé dessus une demi-heure plus tôt.

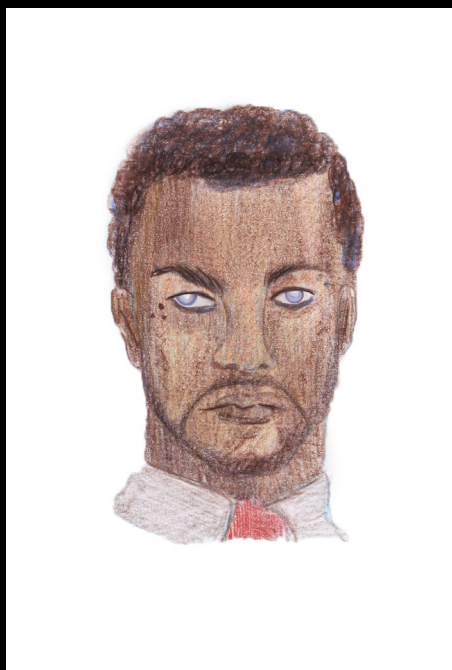
Donc j'ai encore bossé, puis mangé, puis regardé des épisodes de la série chinoise à l'eau de rose que je regarde en ce moment, me suis couchée trop tard, été réveillée par l'alarme du téléphone que j'avais laissé à la cuisine, ai été l'éteindre, donné à manger à ma minette, me suis rendormie jusqu'à onze heures, et ai rebossé aujourd'hui jusque vers 18 heures, où, vu que Lancelot nous avait communiqué l'adresse du drive où déposer nos textes, je suis sortie dans l'intention de rédiger quelque chose de passionnant sur mon non-voyage en Guyane.

Et voilà.

Ici aussi c'est la jungle !



SILÈNE EDGAR



JOUR 6

Mercredi 14 juin, Capoeira à Cayenne

Lecture des textes écrits par des enfants sur l'imaginaire spatial dans le cadre des ateliers proposés par Le Labo des Histoires, avec les rappers : Fernando do Carmo, Hat-tone Bakara et Borowsky, et démonstration de capoeira, par les élèves du maître d'Energiapura, Gato Preto.

Capoeira

Ils tournent, ils luttent, ils se sourient, ils frappent, ils dansent. La promiscuité, la chaleur, les corps qui se touchent, les sueurs et les odeurs, les mots qui heurtent, les mots qui caressent. Moite. Dense.

Ils sont ensemble, tout le temps, tout le jour, les longues heures du soir, les petits matins.

Ils écoutent, ils croisent, ils rient, ils disputent, ils dansent.

Humide. Irritant.

Ils se cognent, ils se sourient, ils échangent, ils exultent, les nerfs, les rires, les peaux qui tirent.

Profond. Piquant.

Ils traversent, ils osent, ils se secouent. Ça les bouge. Ils s'isolent, ils se cherchent, ils se cachent, ils se masquent.

De plus en plus poreux, ils se connaissent. Des gestes s'installent et des rituels éphémères se créent. Des habitus et des règles implicites, le soin des autres, la sollicitude. Cela n'a qu'un temps, c'est déjà long, c'est bientôt fini. Le temps passe vite et les couleurs s'enchaînent, déjà mercredi.

Comme des aveugles qui touchent tous le même éléphant.

Amazonies sociales.

ZACHARIE LORENT



JOUR 7

Jeudi 15 juin 2023, Lettre de la plage où accouchent les tortues Luth.

Cayenne. Visite d'un laboratoire à l'université, Unité de Recherche MINEA, puis accueil à l'institut Pasteur par Stéphanie Raffestin, en présence de Christiane Taubira.

Paroles-Paroles

Salut Vincente.

J'espère que tu te portes bien dans nos temporalités pas si lointaines. Ici la colonie de fourmis continue d'accumuler du matériel pour nos palais-cabanos.

C'était dense-danse frère ce 7^e jour. L'altérité temporelle continue de creuser. Ça fissure la peau, les nerfs et la cervelle. Elle pénètre cette Guyane 2023. Ça érode et tanne comme eau et soleil. On lâche les cortex et ça émotionne. C'est bien.

Voilà la journée des fourmis en 7 chapitres, encore 7 réalités.

Chapitre 1 : « Le cinéma c'est le crack de l'imaginaire »

Direction l'université de Cayenne, amphî A. Une drôle de boîte pour penser, y a pas assez d'air. Ils sont étranges ces Floppers.

Sur le fond bourdonnant de la climatisation viennent s'agréger les prosodies. On est dans un lieu de paroles. Les voix douces et graves, les vives, celles qui s'écoutent parler, celles qui s'adressent et choppent les brèves, les flottantes, celles qui demandent et celles qui tremblent. Nous joignons nos voix à la polyphonie, ça complète et clôt l'introduction.

Et on commence à partager. C'est troublant, on a devant nous les boîtes de Pétris de nos pensées à venir. Les ferments de la Transformation Culturelle.

C'est typique de ce qu'on étudie des Floppers. Ils ont déjà les savoirs, les clés, les nombres, les noms des luttes et des adversaires, mais ils n'ont pas encore assez de victoires à leur actif, l'avenir n'est pas encore entré dans les corps.

Une femme parle de biologie digitale, l'un de nous, surpris de voir déjà cette pratique développée, relève le terme.

Non, elle parlait de Biologie Végétale. On fait bifurquer la conversation.

Ouf on a failli perturber le continuum temporel et briser la règle de Zemeckis... Heureusement, notre couverture d'auteur-riche de science fiction a couvert la bourde.

Les conversations se poursuivent avec une joie d'archéologue.

Je me demande de quoi la France vole-t-elle la place ici ?

Quelles paroles grandissent et se croisent ? Comment vont-elles se rencontrer ?

Chapitre 2 : « Foucault est de droite »

Pendant la pause repas nous apprenons « l'ajournement » du lancement de Tenkowa, ou d'Ariane comme ils disent. Nous nous interrogeons sur le terme. Dans ajournement il y a « jour ». Combien ? Notre Time Laps est peut être trop courte ! Ce n'est pas ce qui est écrit dans les archives ... La Grande Vrille devait débiter après le décollage de Tenkowa le 16... Nous espérons que la règle de Zemeckis n'a pas été brisée.

Chapitre 3 : « De tuer à la chaîne à un moment c'est lourd... C'est le plus lourd »

L'institut Pasteur ! Quelle chance de pouvoir pénétrer ce lieu mythique ! Dès que les conversations démarrent, un pan entier de notre histoire s'éclaire : leur abord de la science semble très éloigné des pratiques courantes en 2023. Au milieu de recherches passionnantes sur la virologie nous entendons parler de pratiques étranges : peintures à base d'hémoglobine colorée, sacrifices de bébés humains à des chauves souris vampires, Culte des crânes de tortues et de tamaris, mise en bocaux de serpents et crapauds, culture de colonies de moustiques hautement mortels et même... Congélation de Jaguar... Nous qui rêvions de rencontrer le noble animal dans nos temps disparu nous voilà servis... Nous échangeons avec la bête une caresse humide et horrifiée... Un Misterfreez de jaguar...

Dans de telles conditions la grande épidémie de 43 s'explique beaucoup mieux...

Je ne te cache pas notre fierté d'avoir rencontré Alizée Picaut-Plat ! Nous avons eu tout le mal du monde à cacher notre excitation devant la jeune doctorante qu'elle est encore à cette époque.

Après quelques considérations passionnantes sur « l'obésité de l'information » (qui participera fort à la chute du modèle Floppers), et sur la politisation de la science en ce début de 21^e siècle, la rencontre se clôt sur la captation vidéo d'un ancien décollage de Tenkowa.

Anthropologiquement la vidéo est passionnante, elle résume tout un système de croyance.

Dans la salle Jupiter du CSG nous avons découvert une réplique miniature de celle-ci, composée à partir d'un jeu pour enfant appelé « Playmobile ». Le jeu consiste à agencer de petits modules plastiques de manière à ce qu'ils recomposent une « réalité » déterminée au préalable. Il permet de composer des mondes miniatures, où chaque élément trouve parfaitement sa place, un agencement de paysages aux lignes claires, peuplés de petites figurines aux visages souriants, capables de saisir ce monde entre leurs mains-pinces aux deux pouces préhensibles.

Le culte de Tenkowa semble à l'image de ce jeu. Un rêve d'ingénieurs et de logisticiens, réunissant toutes les compétences et les puissances vénérées par les adeptes du culte : ingénierie, biologie, physique, commerce, politique, force militaire etc etc.

Un hymne de la « maîtrise », de la « logique », de « la puissance » ; un puzzle géant à même de les rassurer en composant un « sens commun » assemblable en salle blanche.

Tenkowa est une religion concrète, l'incarnation matérielle de la verticalité, la cathédrale qui ne se contente plus de connecter avec le ciel mais qui le pénètre.

Elevant avec elle les espoirs de maîtrise, de surveillance et de contrôle.

A l'image du baignoire envahi par la végétation, il est drôle de voir comme le temps passe vite. Leur spatial ressemble si peu au nôtre.

Il faut dire que le rituel de lancement est bouleversant ! (accompagné d'une musique électro légèrement vieillotte, typique des Floppers de cette époque...)

Les grandes mandibules de métal qui s'écartent de Tenkowa pour l'isoler dans sa pureté verticale, les tuyaux qui s'effondrent sous des déluges d'eau, les torrents de feu qui viennent se mêler à la glace, le bouleversement de la lumière naturelle, les trois grand panaches de fumées qui s'étirent sur l'aire de lancement avant de se changer en un grand nuage terrestre, la bouche du carneau qui crache sa gerbe noir avant que Tenkowa ne s'élève dans le ciel et ne disparaisse, suivie par une traîne de feu plus grande qu'elle.

Touché par ce poème épique et désuet, c'est méditatif que nous quittons l'institut pour aller goûter de nouvelles saveurs du passé.

Chapitre 4 : « A Paris, quand on ne comprend pas on laisse faire ici. Et ici on ne comprend pas toujours non plus...»

Cette époque semble avoir développée une passion pour la matérialisation de la distinction sociale, leurs lieux de loisir expriment très clairement ce besoin. Le rooftop en est l'exemple parfait. Les plus aisés, viennent s'élever physiquement au-dessus du reste de la ville, et les plus pauvres viennent acheter à haut prix la sensation de cette supériorité qui leur échappe.

Chapitre 5 : « Gunshot Monsieur ! »

Nous entrons en GMT : Guyane Maybe Time. Je dois avouer qu'à partir de ce chapitre mon compte rendu perd en précision, la fatigue et les Maracaïpi (qui n'ont rien à envier à celles de notre époque) perturbent quelque peu mes capacités d'observation. Après la pensée, le corps prend le relai. Je me souviens toutefois que nous avons participé à une cérémonie du Kara OK.

Deux d'entre nous poussent le zèle jusqu'à monter sur scène pour interpréter la chanson « Paroles, Paroles ». Si la première des participantes s'en tire avec brio, le second interprète la version 2064 de la chanson, ce qui entraîne quelques chevauchements que le public semble trouver croustillant.

Puis heureux de pouvoir enfin danser nous avons enflammé le dancefloor sous les yeux surpris de quelques notables du coin. Par contre les habitants de 2023 ne semblent pas très portés sur la culture physique, ils fatiguent vite et nous finissons seul sur le dancefloor à nous déhancher au son du célèbre « Est-ce que tu m'entends Hey-Ho » !

Nous n'entendrons pas de coups de feu ce soir.

Chapitre 6 : « La Guyane en noir et blanc »

Nous avons assisté à la ponte des tortues Luth sur la plage des Salines. C'était une Guyane en noir et blanc, intemporelle. Le moment de se taire aussi. Et d'écouter les râles, de recevoir le sable, c'était l'heure des ombres. De la patience et des efforts infinis.

C'était limpide et profond. Limpide.

Quelques secrets se sont glissés dans la nuit.

Il est des histoires qui ne se chuchotent qu'à l'oreille et depuis la nuit des temps, avant l'homme.

Nous sommes devenus anecdotiques, et c'était bon.

Chapitre 7 : « Avant les contes au village c'était pour les veillés funèbres, maintenant c'est presque tous les soirs »

Nous ne perdons pas l'espoir de voir Tenkowa s'envoler et d'assister au début de la Grande Vrille. Mais si jamais le vol est reporté de plusieurs jours, reste-t-il à Matrice assez de crédits temporels pour nourrir les instances ?

Un peu de temps en rab ne serait pas du luxe pour mener la mission à son terme...

En rentrant à l'hôtel, sur le bord du sentier, une autre colonie de fourmis, transporte des feuilles à l'intention d'une autre cabane-palais.

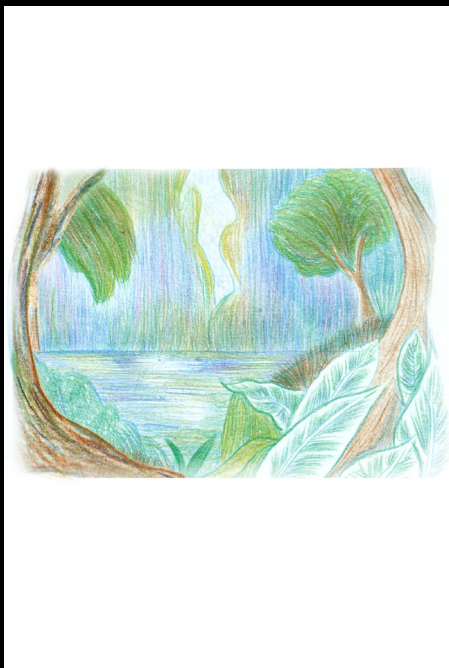
Dans quelques jours, j'enterrerai cette capsule au pied d'un manguier sur la plage des Salines, puisse-t-elle voir naître et revenir de nombreuses générations de tortues.

Jusqu'à te parvenir.

Tendrement

Nous.

SYLVIE POULAIN



JOUR 8

Vendredi 16 juin 2023, Les tireurs de lignes
Visite de la base de la Marine nationale, Cayenne.

Nous venons d'entrer en contact avec une communauté d'humanoïdes océaniques. Venus d'un ailleurs peut-être plus étrange que tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici, leur existence est tissée de lignes de toutes sortes qu'ils documentent, tracent, parcourent, dans diverses dimensions qui nous sont parfois inaccessibles.

Vêtus de blanc et bleu comme les vagues qui rayent la surface de la mer, ils résident sur la ligne de rivage, dans une clairière cerclée de lignes de fer. Les épaules peintes de lignes qui les différencient les uns des autres, ils parlent par je ne sais quel miracle un dialecte qui nous est accessible – je devine là-dessous quelque manipulation de Vicente Pinzón. Nous apprenons de leur bouche quelques-unes de leurs coutumes, et en quelques instants nous sommes, nous aussi, cerclés de lignes qui s'entrecroisent dans des espaces et des temps mêlés.

Lignes palpables des espaces qu'ils habitent.

Lignes impalpables qui découpent la mer et les terres, régissent leurs actes et décident de leurs déplacements. Certaines de ces lignes ont plusieurs siècles, d'autres existent ou n'existent pas suivant qui les invoque. Lignes posées au fond des océans, qui servent à entendre mais qu'il est interdit d'écouter.

Lignes de réseaux classés en catégories plus ou moins confidentielles.

Lignes confisquées aux lignards, qui pêchent et pêchent, défient les lignes posées sur les mers.

Lignes de justice qui enlèvent aux flots les vaisseaux vaincus.

Lignes de remorquage qui redressent les navires en perdition.

Lignes de vie jetées aux naufragés.

Lignes de treuillage, d'amarrage, lignes qui se croisent, font le point.

La Ligne, la mythique, guère éloignée, qui fait deux hémisphères d'un seul globe.

Et puis les lignes qu'ils patrouillent lorsque la déesse Ariane, celle qui nous boude et a dérobé sa majesté à nos yeux profanes, déploie son fil éclatant à travers les cieux noircis d'une lumière violente.

Lignes, lignes, lignes.

Un maillage obscur se tresse, quelque chose se dessine ; soudain la clairière n'est plus une mais multiple, la même à travers les espaces et à travers le temps. Ma vue se brouille, la réalité se tisse et se détisse. Je suis en plusieurs endroits simultanément. J'écoute les lignes qui s'égrènent sous le carbet. Je plane sur la mer, oiseau nocturne, et je crois bien que c'est la même mer que je distingue entre les palmiers du coin de l'œil. Je rencontre les gardiens des lignes imaginaires, et je suis, dans un ailleurs, l'une d'entre eux. Je pose sur mon crâne des lunettes qui peignent le monde en vert et je guette à mon tour d'autres lignes fugitives qui écorchent la mer. Les lignes dansent, se rejoignent ; une spirale immobile troue le ciel dans la nuit. C'est le cycle qui se manifeste, le cycle qui ramène les mêmes personnes aux mêmes endroits. L'amazone-oiseau nous l'a dit, la vie ne fait que revenir à son point de départ pour nous montrer les choses sous des angles nouveaux, faire saillir des lignes différentes. J'ai déjà vu cette spirale, ça y est, je m'en souviens : une nuit au large de la Barbade, guère

éloignée dans l'espace et un peu plus dans le temps. Elle tournait lentement, plein est, en un point immobile du ciel verdi par nos jumelles de vision nocturne. Nous n'avions pas osé prononcer le mot d'OVNI, et pourtant c'était bien un artefact volant que nous n'identifions pas. Nous l'avions gardé pour nous, comme une étrangeté mémorielle dont nous ne savions pas quoi faire. C'est le cycle qui se manifeste, et c'est aussi le sillage céleste d'un booster qui s'est détaché de son vaisseau et retombe dans la mer en froissant les méridiens. Il m'aura fallu faire la connaissance de Vicente, devenir une Amazonaute, pour apprendre ce que c'était que cette vision d'un autre monde. Un clin d'œil du futur. La vie ramène les mêmes personnes aux mêmes endroits pour faire saillir des lignes différentes. Il paraît qu'il y a sous les mers, pris à l'enchevêtrement des méridiens et des latitudes, des cimetières de boosters. Au bout de leur ligne-trajectoire de lumière aveuglante, leur message cryptique se noie dans l'oubli. Fin de ligne.

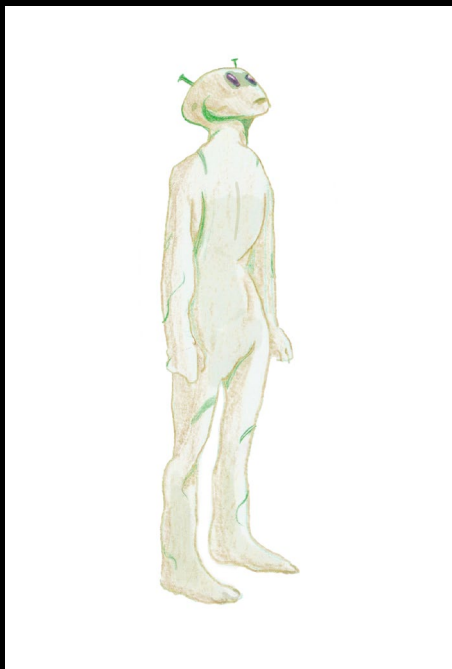
Je ne sais plus où j'en suis de toutes ces lignes. J'en prends une, je la remonte.

Me revoilà sous le carbet. Le cycle est revenu à son point de départ, la boucle s'est refermée. En fait de spirale-OVNI, le soleil brille entre deux nuées tropicales. Mes compagnons Amazonautes discutent paisiblement. Pour aujourd'hui, je me tiens à cette nouvelle ligne qui se déroule, et repars avec eux.



*Photo : Alasdair Burns / Twitter
- sillage d'une fusée SpaceX
au-dessus de la Nouvelle-Zé-
lande, similaire à un phéno-
mène observé par une future
Amazonaute dans la nuit cari-
béenne, en un temps différent.*

CHRISTOPHE FIAT



JOUR 8

Vendredi 16 juin 2023, Mushroom 2075
Jour du lancement d'Ariane 5 - Cayenne

Là, il est 8 h18 du matin, à Kourou. Je viens de déjeuner au bord de la piscine de l'hôtel et je fume des cigarettes Tradition venant du Suriname sur la terrasse de ma chambre. Et soudain, je réalise que c'est sûr, on ne verra pas aujourd'hui le décollage d'Ariane 5. Voilà, c'est comme ça dans l'aérospatial de pointe, high tech, on fixe une date (par exemple le vendredi 16 juin 2023 - on est le vendredi 16 juin -) et on l'ajourne à cause d'un problème technique dont on twitte le détail avec à la fin du message : « #VA261 ». Il faut dire qu'à un micron près, tout peut péter.

Le Centre Spatial Guyanais n'est pas là pour faire un feu d'artifice au-dessus de la mer qui a ici deux couleurs séparées par une ligne franche : les eaux boueuses de l'estuaire du fleuve et puis le bleu immaculé de l'océan Atlantique !

De toute façon, une biologiste moléculaire de l'Institut Pasteur qui travaille à désinfecter les cargos spatiaux qui ravitaillent la Station Spatiale Européenne, m'a dit qu'un décollage, ce n'était pas si sensationnel que ça et que si ça m'intéresse, elle possède une vidéo unique d'un lancement qui a eu lieu au début du printemps, filmé par des dizaines de caméras qui sont à quelques mètres des fusées. Puis, elle m'entraîne dans une salle de réunion au premier étage et elle me montre cette vidéo où effectivement je vois une série de plans rapprochés d'un lancement dans toute sa fureur et sa splendeur mais hélas, pendant 3 minutes, on entend en BO, de la musique au mètre. Ce qui est la preuve qu'en matière de communication l'ESA (l'Agence Spatiale Européenne) n'est pas la NASA (National Aeronautics and Space Administration). D'ailleurs, on ne dit pas EZA comme on dit NAZA mais E.S.A (prononcez Heu, èsse, ôôôô). Puis, comme je lui demande des précisions sur son travail dans les cargos, elle m'explique que la désinfection consiste à préserver la vie des spatonautes dans l'espace en créant un écosystème artificiel dans lequel ils puissent évoluer afin de revenir en bonne santé sur terre après leurs missions en sachant que 1. l'être humain est une somme majeure de contamination et que 2. il y a des organismes qui résistent aux environnements extrêmes dont « le Mushroom 2075 » me dit-elle. « Le quoi ? ». Lui dis-je. Elle me répond qu'on appelle comme ça un champignon parce qu'on craint qu'en 2075, ses séquences génétiques aient tellement dérivés que nous ne pourrions plus explorer l'espace en envoyant des hommes comme à l'intérieur de bidons sans tout contaminer. Bon, c'est des bidons high tech et à la pointe mais des bidons quand même.

Puis en quittant l'Institut Pasteur pour rentrer à mon hôtel, je croise un type bizarre vêtu d'un tee-shirt avec un martien et qui me lance : « Ne reste pas dehors, la fusée va décoller ! ». Alors, le sol se met à trembler et je me mets à marcher vite et il me rattrape et insiste en me montrant son tee-shirt : « C'est le martien qui me l'a dit ! ». Mais quel dingue !

Et il y a une grosse secousse et j'aperçois la biologiste derrière une fenêtre de l'Institut qui me fait signe de revenir et je fais le chemin inverse pour la rejoindre et je tombe sur une grande affiche qui est une pub de Carrefour où je lis : « En 2075, un groupe électrogène à la fusion nucléaire pour 20 € ». Quand j'arrive dans la salle de réunion où elle regarde en boucle le clip du lancement de la fusée avec la musique au mètre à fond, elle me dit : « La Guyane est pleine de mystère, n'est-ce pas ? ». Et tout bêtement, je réponds : « Oui ! ».

FIN

BÉRÉKIA YERGEAU



JOUR 8

Vendredi 16 juin 2023, Underview effect

Voyage parallèle en Guyane de Bérékia Yergeau, amazonnautte, metteuse en scène habitant à Kourou. L'autrice a croisé la résidence au détour de la tournée de son spectacle, «Comme l'oiseau», consacré au phénomène des mules qui passent de la cocaïne sur les vols en direction de Paris . Elle témoigne d'une journée en Guyane.

Un arbre sur une plage.

Un palmier.

Chose certaine,
certaines choses sont immuables.

On ne peut nier ni le ciel ni les nuages
de pluie.

Depuis,
Rien à bouger.
Le même levé,
le même coucher de soleil sur cette plage
ensablée.

Le sable n'a fait que semblant de s'écouler dans le sablier du temps
Et le temps, lui, fait semblant d'oublier qu'il est déjà passé.

Le palmier et moi
en émoi
Seuls témoins de ces temps anciens.
Beuverie, caïpi
les enfants sourient, les adultes rient comme si
Comme s'ils ne savaient pas
que bientôt la marée effacera chacun de leur pas
que bientôt la forêt passera de vie à trépas.

Le regard ébahi en regardant la dernière Ariane 5 partir
sans se douter
que sous peu les militants du pays
viendront s'enchaîner au pas de tir.

Tout s'écrit en s'écriant.
C'est qu'en temps de crise,
de cris
que résonne la violence
de leur indifférence et de leur silence.

Ils n'ont rien fait.
pour sauver la forêt
ils n'ont rien fait.
Que des intéressés.
Intéressés par leurs petits plaisirs et leurs intérêts.
Ils n'ont fait
que creuser des fossés entre eux
et le précieux terreau qui les nourrissait.

Ils n'ont rien fait.
Malgré les changements météo.
Rien fait
malgré la montée des eaux.
Pourtant l'alerte avait été lancée
bien avant que la haine, elle, commence à monter.

Les peuples indigènes
ont longtemps parlé,
alarmés la larme à l'œil.
Sans que personne ne daigne se sentir ému,
concerné par leur deuil.

Même quand des forces armées sont venues
bousculer ces hommes autochtones
que ce groupuscule ils ont cerné.
Le palmier et moi n'avons vu personne.
Personne pour répondre
ou s'indigner.

Il fait bon de vivre en Guyane disait-on.
Il fait bon sous les palmiers. Tu m'étonnes !

Humanité prétentieuse comme un drone qui surplombe
qui de sa hauteur
tombe
quand il s'emmêle lui-même l'hélice dans une liane.

Pourtant il faisait bon vivre
Il faisait si bon vivre en Guyane !

NOËMIE LEMOS



JOUR 9

Samedi 17 juin 2023, Mais la mer est calme

Visite des Îles du Salut, anciennement Îles du Diable, où attend toujours la cellule du capitaine Dreyfus, envahie par la végétation...

Il est temps. Les heures ont tourné, les aiguilles ont chanté. Le battement régulier des vagues s'unit au métronome de mon cœur. Il est temps.

Je prends la mer, à contre-courant. Avec ma joie d'enfant, mon enthousiasme naif. Je veux jouer avec les eaux, libérer les flots qui coulent dans mes veines. Je veux découvrir les pirates d'antan, côtoyer les explorateurs d'alors, nager avec les pêcheurs de toujours.

Mais la mer est calme.

J'essaie de la forcer. Je modèle des dragons d'eau, fais jaillir des dauphins de mousse. Le Black Pearl émerge sous mes yeux émerveillés, fantôme de vase qui aussitôt retombe.

Mais la mer me repousse, s'échappe sous mes pieds suspendus.

Debout à la proue, je baisse le regard. Fixer dans les yeux, ici, est malpoli, m'a-t-on dit. La surface est sombre, huileuse. Mal mélangée. Blessée. Sale.

Je respire. Je canalise. Je digère mon énergie, apaise mon souffle. Sous les vaguelettes, une présence. J'accorde mon cœur à la lenteur des éléments. Tout est figé. Le ciel, la mer. La côte, mince filet de terre. Les îles, si proches et si lointaines. Prisonnières.

Le temps ralentit à l'unisson de mon cœur. Il est là, l'instant précieux, inexistant et puissant.

Soudain, le voile de boue se déchire. Sous la surface immobile, une tempête de sable. Des tourbillons rugissent en silence, dévoilant un océan de sang et de larmes.

Ce ne sont pas de fiers pirates ou d'impétueux botanistes qui dorment sous les eaux, non. Dans les tentacules du temps hurlent des milliards. Leur voix a le goût des fers, leur sueur l'odeur de la terreur. Leurs blessures gangrènent les fonds. Le pus de la Honte corrompt jusqu'à l'eau-os.

Je recule sous l'assaut de la douleur. Je ne peux pas encaisser. Je serais dissoute, annihilée. Ma place n'est pas ici.

Je relance mon cœur, déploie la voile. Je fixe l'horizon, referme la surface. Je me coule dans la torpeur du temps. J'accompagne la mer jusqu'à lécher les îles. Lentement. Respectueusement. Il n'est ni le lieu ni le moment de jouer.

En contre-jour des palmiers, la souffrance et le silence. Je lis ce paysage à deux temps. Aussi beau que terrible. Non, la misère n'est pas moins pénible au soleil. Chaque fleur, chaque papillon, chaque plante est un cou-teau qui remue la plaie de l'Histoire.

Je recueille du sable au fond de l'eau. Remonte vers le cimetière, celui des enfants. Creuse un trou. Enterre le sable. Referme. Pose une fleur de frangipanier.

À vous tous qui n'avez de tombe que le linceul de l'eau.

Il est temps. Les heures ont chanté, les aiguilles ont tourné. Le chant de l'île ramène mon âme au présent. Il est temps.

Je retourne vers ma mer. Ma mer tonitruante, limpide et fraîche. Ma mer de bretonne, ma mer à l'endroit.

J'emporte avec moi le souvenir de la mer à l'envers. La mer cachée aux regards, la mer du revers. La mer qui souffre, loin loin dans le temps et l'espace.

Je t'ai vu et je ne t'oublierai pas. À la surface de mon cœur, une minuscule cicatrice.

LES AMAZONAUTES



Merci à Zacharie Lorent, Sophia Guermi, Michael Roch, Mickaël Rémond, Silène Edgar, Noémie Lemos, Christophe Fiat, Claudia Del Prado Sartorius, Lancelot Hamelin, François-Xavier Petit, Haïla Hessou, Fanny Parise, Simon Guirriec, Sylvie Poulain et Saïd.

MOTIFS D'ANCRAGE



- 1 - Sylviane**, une femme enceinte
- 2 - L'Astrophysicien aveugle**
- 3 - Un ou une Astronaute** dans les marécages, visière étoilée
- 4 - Une fusée**, un engin spatial
- 5 - La Clairière dans la jungle**
- 6 - Un nouveau né**, debout et proférant un discours
- 7 - Une Chamane**, vieille femme, le corps couverte de feuillages, de plumes et de lambeaux de tissus, et peint de signes venant d'un alphabet inconnu
- 8 - Un chercheur d'or** cou orné d'un collier d'oreilles coupées, visage et mains boueuses d'avoir creusé dans la mine
- 9 - Une très ancienne météorite**, grosse comme le Ritz...
- 10 - Une étudiante métisse**, petites lunettes rondes à la Trotski, yeux qui lancent des éclairs, dans sa main

gauche de droite : un revolver de fabrication soviétique

- 11 - Un Rayon de soleil**
- 12 - Une Fourmi**
- 13 - Un Arbre**
- 14 - Un Martien à l'ancienne**
- 15 - Une figure vide, l'inconnue nommée : x.**

*Les Motifs & Personnages ont une double fonction :

Une fonction littéraire : l'auteur devra faire apparaître à minima dans son récit le motif ou personnage qui lui a été attribué. Il pourra aussi en évoquer d'autres, de façon à produire un effet d'unité dans l'ouvrage final.

Une fonction d'identification du travail de l'auteur notamment dans la communauté Discord et ses éventuelles évolutions.



**AMAZONIES
SPATIALES**